
Nini (roman)

Author(s): Abdoulaye SADJI

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 89-110

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346686>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

JSTOR

Nini

(roman)

par Abdoulaye SADJI

CHAPITRE PREMIER

C'est un matin du mois de février, un jour quelconque, sombre, brumeux à cause du froid et parce qu'en ce mois de l'année, comme pendant les deux ou trois qui le précèdent, les nuits sont plus longues que les jours. Les coqs, trompés par la nuit qui se prolonge, n'ont pas cessé leurs appels. A six heures et demie, ils chantent encore.

Depuis une demi-heure, Nini, la mulâtresse, est sur pied. Elle a pris l'habitude de se lever à l'heure où sa grand-mère et sa tante vont à la messe du matin. Elle se fait gloire d'être matinale. C'est une qualité de grande personne, au moins une preuve d'énergie et de caractère. Mais comme son emploi de temps ne prévoit rien pour ce moment de la journée, Nini arrive au balcon et s'abîme dans une vague contemplation. Devant elle, en bas, au bord du fleuve, des négresses, après avoir vidé leurs poubelles, se lavent les pieds, les mains, font leurs ablutions. Quelques-unes enlèvent leur camisole et leur pagne, se baignent furtivement, en jetant l'eau sur leur dos, sur leurs hanches, sur leur ventre. La pudeur est sauvegardée par la demi-obscurité de ce matin. Des hommes arrivent aussi, s'accroupissent un moment, puis se lèvent et disparaissent. Tout cela a quelque chose d'obscène et d'impudique à la fois. C'est un spectacle aussi mystérieux que les instincts obscurs de la volupté, une scène d'où monte la volupté elle-même, mauvais exemple en tout cas pour une jeune fille qui ignore les sensations impures. Mais à force de voir ce spectacle, Nini s'y est habituée comme au régiment le « toubib » s'habitue à regarder passer devant lui des corps sans voiles.

Le fleuve semble absorber le brouillard. L'atmosphère devient de plus en plus claire. Guet Ndar et Ndar-Toute montrent leur ensemble de cases pointues, de baraques et de maisons en pierre. Sur le gris uni que forme le petit bras, de moment en se balançant

PRESENCE AFRICAINE

des pirogues ventruës aux « humeurs vagabondes ». Ces pirogues, ancrées là depuis les dernières récoltes, attendent le retour de l'époque des moissons pour remonter le fleuve Sénégal jusque dans les régions où on cultive le mil en abondance : elles sont les nourrices de la ville de Saint-Louis.

Nini quitte le balcon et rentre dans sa chambre ; à ce moment, la porte d'entrée grince : quelqu'un entre dans la maison. Elle ne s'en étonne pas, sachant que sa grand-mère et sa tante rentrent habituellement de la messe à cette heure. Grand-mère Hélène et tante Hortense... Voilà tout ce qui reste de la famille des Maerle. Elles avaient été des jeunes filles comme Nini, sveltes, gracieuses, prestes et remuantes comme des gazelles. Elles avaient senti naître en elles un rêve de jeunesse ; puis ce rêve s'était élargi, emportant tout leur être dans un immense besoin de jouissances et de mouvement ; et puis il s'était effondré comme une bulle de savon qui crève après une brève ascension. Maintenant elles ne vivent plus dans cet abîme de la vieillesse que d'un espoir très fort en Dieu et du souvenir de leurs splendeurs de jadis. Toute leur jeunesse n'a été qu'une suite de déceptions ; elles l'ont passée dans la compagnie d'amoureux d'occasion, gens très fervents et très adroits, venus d'Europe qui, après les avoir « adorées », étaient partis sans retour.

La grand-mère et la tante Hortense tiennent à de vieilles habitudes de « signaras ». Elles sont constamment en deuil et ne sortent que très rarement. Le matin, de bonne heure, elles quittent la maison et se rendent à l'église pour entendre la messe. Dans les rues désertes, le long des murailles grises, on peut les voir passer comme des ombres, comme des fantômes, avec l'air de trébucher à chaque pas et de vouloir tomber. La brise matinale leur fait du bien, rafraîchit leur cerveau, contribue à rendre plus sereine cette foi en Dieu qui, seule, désormais, peut les consoler. Au retour de la messe, après avoir récité leur chapelet tout le long du chemin, elles s'enferment dans leur retraite jusqu'au lendemain à la même heure.

Nini qui a fini sa toilette, s'apprête à aller au travail. Elle aborde les deux vieilles femmes.

— Bonjour grand-mère, bonjour tante.

Puis elle appelle :

— Bakary.

Un petit garçon noir sort de la cuisine, se précipite vers la demoiselle.

— As-tu fini de faire le café ?

— Oui, marmiselle, dit l'enfant qui a l'air d'un chien battu. Puis il retourne dans la cuisine.

La vieille Hélène grommelle contre le chien du voisin qui, dit-elle, toute la nuit durant, l'a empêchée de fermer l'œil. La tante Hortense trouve que le curé ne fait pas assez durer la messe de six heures.

Nini prend congé de sa grand-mère et de sa tante. A ce moment il est sept heures vingt. Elle a quand même le temps d'arriver à son bureau avant la demie. Comme il n'y a à Saint-Louis ni métro ni autocar, elle fera le chemin à pied. Kapp, Kapp, Kapp... Elle marche vite sur le pavé en ciment armé. Rien ne permet de voir en elle une mulâtresse si ce n'est l'excès de poudre de riz qui couvre sa figure, ou ses lèvres un peu fortes et sensuelles. Sa démarche ne trahit pas cette tendance à la mollesse qui est une des caractéristiques de la négresse. Kapp, Kapp, Kapp... Son corps entier est secoué par la cadence brutale de ses pas. La tête haute, elle ne regarde ni à droite ni à gauche et semble écraser d'un dédain universel les personnes qu'elle rencontre. Kapp, Kapp, Kapp... Bientôt la voilà arrivée. Ses deux camarades de bureau, deux blancs authentiques, lui jouent une farce : chacun se met derrière un battant de la porte, et on la laisse entrer. Puis « hou... ou... ou... » Nini sursaute et répond à cette farce par une gaité déchaînée. Ensuite elle raconte les événements de la nuit :

— J'ai eu cette nuit un cauchemar... Oh ! c'est affreux.

Elle roule de gros yeux blancs, arrondit sa bouche chargée de fard. Les deux blancs qui l'observent comme une bête curieuse se font un signe de l'œil et rient sous cape. Nini ne s'aperçoit de rien. Elle continue sa narration.

— Oui, un affreux cauchemar. Imaginez que je me trouvais dans une forêt noire, mais une forêt, tout ce qu'il y a de plus vierge. Alors tout à coup des nègres ont surgi, armés de grands couteaux. « Oh ! quand je pense à ça... »

Nini parle tellement vite et sur un ton tellement affecté qu'on la comprend à peine.

— Et alors, dit un des blancs, que prétendaient faire ces nègres armés de grands couteaux ?

— Bien sûr, répond Nini, qu'ils voulaient m'égorger. Alors, sur ces entrefaites, j'ai eu peur, j'ai crié et je me suis réveillée. Ah ! je vous dis, c'était affreux...

Sur ces entrefaites aussi, le patron fait irruption dans le bureau, regarde sévèrement Nini, passe outre, donne un ordre bref puis s'en va. Pour se venger de lui, Nini envoie au patron une grimace impayable qui s'appelle « Kokali » en langue voloffe.

Puis l'on se met au travail. De temps en temps, la conversation recommence. La machine de Nini parle vite et donne l'illusion d'une activité surabondante. La mulâtresse est bonne dactylographe.

Les deux commis, M. Martineau et M. Perrin, rédigent des rapports, font des plans, des devis. C'est un bureau où l'on s'occupe des aménagements de la barre. Il est lié à l'administration par contrat.

La machine parle vite. Nini met autant d'orgueil à faire du bruit avec son underwood qu'avec sa langue. Elle voudrait que tout dans sa vie fût pris au sérieux. Tout y prend au contraire

PRESENCE AFRICAINE

des proportions anormales et une ampleur qui en font deviner le caractère superficiel.

Tac... tac... tac... tac... tac... La machine semble se dérober sous les doigts agiles de Nini et, quand elle est bloquée, la mulâtresse, d'un mouvement brutal et plein d'ostentation, la tire vers la gauche pour lui faire recommencer la course folle. Le papier se noircit et se déroule.

— Ecoutez mademoiselle Nini, dit tout à coup Martineau. La machine cesse de parler. Nini est toute oreilles. La voix de Martineau continue :

— Vous qui aimez tant à parler de tennis, vous voudrez sans doute faire une partie avec nous, cet après-midi au sortir du bureau.

— Mais très certainement, je suis enchantée.

Nini accompagne ces mots d'un trémoussement de joie. Elle est flattée de l'offre que vient de lui faire le blanc.

— Je serai avec M. Perrin ; vous connaissez l'endroit ?

— Oh ! très certainement, à la pointe Nord ; c'est là que nous jouons habituellement, mes cousins et moi.

Nini ment, elle n'a pas de cousins.

— Vous pourriez venir avec votre amie, ajoute Perrin qui semblait ne pas suivre la conversation.

— Avec Mlle de Meckey ? C'est charmant, exulte la mulâtresse.

— C'est cela, avec Mlle de Meckey.

Mlle Madeleine de Meckey, l'amie de Nini, est noire aux trois quarts. Mais elle s'impose partout grâce à son nom ronflant et surtout à ses airs affectés. Elle est connue particulièrement sous le nom de Madou, diminutif de Madeleine. A tout prendre, elle est plus « parisienne » que Nini.

— Je vais la prévenir », dit cette dernière. Puis elle appelle : Mamadou.

Le planton accourt. Voyant que c'est Nini qui l'appelle, il change de mine et se met à parler wolof.

— Lane la (qu'y a-t-il) ?

La mulâtresse ne semble pas faire attention à l'humeur du planton.

— Ecoute, Mamadou, dit-elle, tu connais « mamzelle » Madou du bureau des Contributions ?

— Vaou (oui).

— Très bien, tu vas lui porter ce papier. Nini écrit une note de cinq lignes qu'elle remet au planton.

Avant de partir, Mamadou demande des précisions en wolof.

— Faut-il attendre la réponse ?

— Ecoute, Mamadou, s'emporte Nini, parle-moi français, s'il te plaît, je ne cause pas ta langue.

Et le planton d'éclater de rire.

— Ça c'est trop fort, dit-il simplement. Puis il disparaît sans entendre les paroles de menace que lui adresse Nini.

— Ils sont insolents ces indigènes dit-elle aux deux blancs qui trouvent juste la réflexion du planton.

Mamadou n'est pas méchant garçon, mais il est rancunier.

Autrefois, il était très poli et déférent à l'égard de Nini pensant que noir et mulâtre sont des « domou-ndève » et que respecter Nini était respecter sa race aux yeux des deux blancs de France. Mais Nini s'est trompée sur la valeur de cette attitude. Elle a voulu traiter Mamadou comme Bakary, son boy noir qu'elle prétend être son esclave. Elle le rudoyait et lui faisait honte, bien honte devant les deux blancs. Alors, Mamadou a réfléchi et a changé de manière. Maintenant, il respecte Nini moins qu'une blanche et moins qu'une noire.

La réponse apportée par le planton disait :

« Chère amie,

Je suis enchantée d'aller jouer avec M. Martineau et M. Perrin dont je brûle de faire la connaissance « intime ». Nous en causerons. A ce soir.

Ta Madou. »

*
**

Le soir après cinq heures, sur la route du tennis. Nini et Madou marchent fièrement vers la pointe Nord, en béret et chaussures plates, raquette sous le bras. Elles contrastent par la teinte de leur peau : Nini est presque blanche, Madou presque noire.

La rue André-Lebon est très animée à cette heure.

Par petits groupes, les femmes noires déambulent avec nonchalance en faisant langoureusement traîner leurs voix et leurs savates. Les unes vont à Lodo, les autres à Londoué. Une poudre rose improvisée, mélange de parfum et de brique concassée enduit leur figures grosses et plates. Des hommes en bonbons passent aussi, qui parlent de Lamine ou de Golandou.

Au Sénégal, la politique est le point de départ et d'arrivée de toute conversation.

Quelques jeunes gens en complets mode passent aussi : des élèves du lycée Faïdherbe ou des fonctionnaires qui reviennent de travail.

Dans ce petit brouhaha de la rue, les voix fluettes de Nini et de Madou se distinguent aisément.

— Ils sont charmants, les camarades de bureau, dit Madou.

— Très charmants. M. Perrin semble surtout s'intéresser à toi. C'est lui qui m'a dit : « Vous pourrez venir avec votre amie. »

— Ah ! Il s'intéresse donc tant à moi ?

— Je pense que oui ; et puis de vrais types tous deux, très bien éduqués.

— Tu vois que nous n'avons pas perdu notre temps à attendre ; c'est une chance.

— Oui, une vraie chance.

PRESENCE AFRICAINE

— M. Martineau m'a l'air de bien jouer le tennis. Il t'a un corps et des bras... un beau type vraiment.

— Et M. Perrin ! Chaque fois que je le vois à ton bureau, je ne puis m'empêcher de l'admirer. Ce qu'il a l'air spirituel et charmant.

Nini allait répondre quand, brusquement, elle s'arrête et se retourne. Une négresse, en passant, vient de la bousculer. Nini la contemple avec mépris, avec haine, et l'apostrophe :

— Dis donc, la djiguène, tu ne peux pas faire attention.

Comme la bonne femme continue son chemin sans s'émouvoir, Nini grommelle :

— Qu'elles sont bêtes ; aucune éducation.

Petit incident de la rue qui arrive tous les jours ; mais la moindre maladresse commise par un noir passe pour un scandale aux yeux des mulâtresses de Saint-Louis. On voit que Nini et Madou, quoi qu'elles disent, n'ont jamais été à Paris où il arrive souvent qu'on se heurte à un passant poitrine contre poitrine.

L'incident est vite oublié et la conversation reprend, haletante et entrecoupée maintenant que leur allure est devenue plus compassée. De temps à autre, elles courent pour gagner du temps. Il ne faut pas trop faire attendre M. Martineau et M. Perrin.

Bientôt elles arrivent dans le quartier indigène. Là les noirs règnent en maîtres. Ils emplissent les balcons, les cours de maisons, entrent dans les boutiques, s'interpellent. De petits bambins noirs se promènent dans la rue, ventre en l'air. Des jeunes filles au teint de cuivre, belles sous la perruque de laine bleue — nouvelle mode — se promènent en boubous de soie, un bâton blanc entre les dents. Quelques-unes d'entre elles sont de vraies mulâtresses non conformistes qui ont reçu une éducation voloffe et qui vivent à l'indigène. Aussi admirez avec quel dédain elles regardent passer Nini et Madou qui ont l'air d'avoir renié leur milieu et leur origine. Tout est relatif... Devant les portes des maisons, des vieillards sont assis et devisent sagement. Les femmes noires qui passent fléchissent un genou pour les saluer : ils sont vénérables.

Voici Hount, le village sableux, où l'on rencontre des baraques et des cases comme à Guet-ndar et à Ndar-Toute.

Dès qu'elles aperçoivent Martineau et Perrin, elles se mettent à courir avec des gaités bruyantes. On dirait des amantes de longue date. Elles abordent les deux blancs sans réserve, puis commencent à s'excuser en haletant et en roulant des yeux mobiles, sans s'écouter :

— Vous savez, on a couru pour ne pas arriver en retard ; seulement, vous êtes partis bien avant et naturellement...

— Nous avons dû faire un crochet jusqu'à la maison pour prendre nos manteaux...

Et patati et patata...

— Dépêchons-nous de commencer, dit Nini, pour avoir le temps de faire une partie décisive. Je choisis M. Martineau comme partenaire.

— Excellent choix, ajoute Perrin.

Elles enlèvent leurs petits manteaux couleur marron et se mettent à l'aise. Madou avise un bambin noir : « Hé ! kaye fi » (hé, viens ici).

— Tu parles volof ? s'étonne Nini.

— Penses-tu ? C'est peut-être la seule phrase que je connaisse de cette langue.

L'enfant interpellé arrive.

— Pour ramasser les balles ? dit-il.

— Oui, et surtout sois sage.

L'enfant rit et montre des dents blanches. Il y a cinquante centimes au moins à gagner.

Martineau et Perrin sont à leur place. Les demoiselles arrivent. Nini manie sa raquette pour exercer son poignet.

Play... Le jeu commence.

Tipp... la balle s'en va. Tipp... elle revient, tombe et rebondit. Un éclat de rire souligne ce coup de poignet vraiment adroit. Madou rate la plupart du temps parce qu'elle veut jouer d'une manière trop comme il faut. Son partenaire, M. Perrin qui est un fervent du tennis et qui aime le jeu sérieux et méthodique, finit par trouver que Mlle de Meckey choisit mal l'occasion de faire parade de ses gestes gracieux.

Nini est plus raisonnable ; elle joue d'une manière classique.

Six heures du soir. En février la nuit commence à cette heure. Le crépuscule rampe sur les maisons, couvre la place.

— Dommage, dit Nini, que la nuit arrive si tôt ; la partie n'a pas été décisive à mon gré.

A la mosquée voisine, un chorus strident et criard éclate qui assourdit les quatre joueurs. C'est le chant des muezzins annonçant l'heure de la prière.

Nini et Madou partent d'un rire nerveux. Est-il possible de crier d'une manière si incongrue.

Les muezzins terminent leur invocation : « Allahou akoubar ; Allahou akoubar... »

Oui, Dieu est grand... Un silence profond succède à cette invocation et les deux blancs manquent d'esquisser un signe de croix. C'est qu'en cette minute solennelle, le Dieu chrétien semble se confondre avec le Dieu musulman. Tous deux, en effet, sont entourés du même mystère qui inspire les doux accents de l'orgue et fait hurler les muezzins au sommet prestigieux des minarets.

« Allahou akoubar... »

Un autre muezzin commence l'invocation. L'ombre devient de plus en plus épaisse. Des silhouettes noires défilent, silencieuses, devant les quatre joueurs et s'engagent dans la mosquée.

PRESENCE AFRICAINE

Dieu est vraiment grand.

Maintenant, les demoiselles ont repris haleine, endossé leurs petits manteaux couleur marron. Le petit noir a reçu un franc, malgré les protestations de Madou qui trouve le pourboire un peu exagéré ; il est parti joyeux, en étreignant son petit avoir.

— Rentrons, dit Nini. Grand-mère doit être inquiète de ne pas me voir à cette heure.

Madou qui ne veut pas paraître moins surveillée que son amie, réplique :

— Je serais heureuse de n'avoir qu'une grand-mère à calmer. Mais papa est « si à cheval » sur les questions de principe

M. Perrin donne le change :

— Oui, ces demoiselles rivalisent d'adresse et de savoir-faire. J'ai admiré vos coups de poignet, miss Madou, et le calme avec lequel vous jouez, miss Nini.

« Miss »... on les appelle « miss ». C'est charmant. Elles protestent gentiment comme cela se doit faire.

— Oh ! sans doute, monsieur Perrin se moque...

— Mais pas du tout, je vous assure...

— Je partage entièrement l'avis de Perrin, dit Martineau. C'est charmant.

Et la nuit devient de plus en plus noire. Avec elle montent certains instincts qu'on dit sauvages

D'un compliment bien tourné qui charme et envoûte à un enlacement, il n'y a qu'un pas. Et les deux couples cheminent bras dessus, bras dessous, dans la nuit complice. Que penseront papa et grand-mère ? Autre chose est une question de principe, autre chose la manière de la résoudre.

Ils chaîtent sans être saouls, mais grisés par l'air frais du soir et la liberté d'aller en amoureux sans craindre qu'on leur dresse procès-verbal pour attentat à la pudeur. Des noirs les rencontrant, s'arrêtent pour les regarder un moment, dodelinant de la tête en signe de pitié, puis s'en vont.

La rue est aussi animée que tout à l'heure. Les boutiques sont achalandées. La gaieté et la jovialité nègres éclatent dans ce quartier de Lodo réputé pour son animation et ses belles femmes. Quelques jeunes gens noirs en tenue du soir, « tambasembé » sur le crâne, babouches neuves aux pieds s'en vont par le trottoir en frôlant les murailles.

Nous irons en amoureux...

Pas si folles Nini et Madou. Elles savent que leurs camarades, les autres mulâtresses, seraient jalouses de les voir en compagnie de ces blancs de valeur et de bonne situation. Elles chantent donc assez fort pour attirer l'attention de tout le monde.

Nous irons en amoureux

Nous bercer sur les flots bleus...

Et les blancs ajoutent Madou, Madou... ou Nini, Nini... au lieu de Mérianne, Mérianne.

C'est charmant.

Voici qu'il faut se séparer.

Les deux hommes offrent de reconduire l'un Madou, l'autre Nini.

— Bonsoir monsieur Perrin, bonsoir Madou ; à demain, n'est-ce pas ? Serrement de mains, petite effusion. Les deux couples se quittent. Nini et Martineau passent à droite et s'engagent dans une rue étroite où les passants sont rares...

La maison de Nini est située au bord du petit bras du fleuve à Saint-Louis du Sénégal. Elle fait partie d'un groupement de maisons tout vieux, tout lézardé, qui se tiennent les unes aux autres comme par une manière de solidarité. Rien ne l'embellit plus depuis cinquante ans. Elle a pris le ton gris de toutes ces maisons de Saint-Louis qui s'effritent, se désagrègent dans une hautesaine vieillesse. Vue dans la nuit, elle semble morte. Les lumières camouflées par un système de stores en nattes du pays n'ont même pas la force de filtrer à travers les persiennes étouppées constamment fermées. Malgré sa jeunesse et sa bonne humeur, Nini n'est pas arrivée à mettre de la vie jusque dans les moindres réduits pleins de souvenirs et de vétusté où l'on retrouve, sous une épaisse couche de poussière, des fauteuils modèle 1800, de petites tables de couture garnies de velours, des chaises mutilées, des armoires en ruines.

Arrivé devant la maison, Martineau veut prendre congé de la mulâtresse, mais celle-ci propose :

— Je tiens à vous présenter à grand-mère et tante.

Le blanc s'excuse, Nini insiste, supplie :

— C'est pour moi un grand plaisir.

La porte grince livrant passage aux deux « amis ». La cour est sombre et humide, le boy noir qui a entendu crier la porte accourt pour donner la lumière. On monte l'escalier, un escalier croulant qui geint, et l'on pénètre dans une véranda couverte. Les deux vieilles femmes en deuil sont là, causant à voix basse de choses d'église et du bon vieux temps.

— Bonsoir grand-mère, bonsoir tante... Je vous présente M. Martineau, mon camarade de bureau.

L'une et l'autre se redressent malgré l'âge et les rhumatismes. Martineau s'avance, s'incline et leur serre la main.

— Il y a longtemps que Virgine nous a parlé de vous, Monsieur, et nous sommes heureuses de faire votre connaissance, dit la vieille Hélène. La tante Hortense approuve de la tête et sourit le plus gentiment qu'elle peut.

De la véranda on passe au salon, mais Martineau manifeste déjà son envie de se retirer. Nini le retient.

— Non, asseyez-vous un instant.

PRESENCE AFRICAINE

Puis elle appelle :

— Bakary...

Le boy noir accourt. Entre temps, la grand-mère et la tante ont quitté la véranda pour rejoindre les jeunes gens au salon.

Il y a là un petit garçon noir cent pour cent, deux mulâtresses, noires à moitié ; une jeune fille blanche aux quatre cinquièmes et un blanc authentique. Cela fait un tableau des plus pittoresques.

Martineau fait errer son regard sur le décor du salon. Il y a une profusion de choses brillantes et multicolores, disposées avec goût mais de tons criards. Des meubles qu'on ne fabrique plus depuis le siècle dernier sont tenus dans une propreté méticuleuse : un buffet, une desserte où se tient quelque statuette de bronze, vague déesse de la beauté ; une table à ailettes chargée de menus objets brillants que domine un portrait de Nini ; dans un coin, un piano, le piano de la famille, vieux, dit la grand-mère Hélène, de cinquante ans. Un divan rouge écarlate, « large et profond comme un tombeau », occupe une partie du salon située entre deux portes qui donnent accès dans des chambres à coucher ; il est surplombé par une sorte de dais orné de grosses pommes dorées où s'attache une tenture de velours à plis nombreux et parallèles, de même couleur que le divan. Sur le parquet ciré et brillant gisent des peaux de tigre ouvragées, des coussins rembourrés, rouges et noirs, et quatre poufs de couleurs différentes. Entre les fauteuils se trouvent de petites tables d'apéritif de modèle récent ornées de tapis minuscules à dessins arabes. Tout cela brille sous la lumière électrique qui tombe d'un lustre. De grands tableaux représentant des natures mortes et diverses scènes de la vie bourgeoise sont accrochés aux murs dans des cadres dorés. Ça et là, aux meilleures places, se distinguent les photos de famille, agrandies, exposées comme les témoins éloquents d'une gloire ancienne.

Voyant que Nini s'apprête à servir quelque chose, Martineau se lève brusquement pour s'en aller. La mulâtresse s'indigne plaisamment.

— Non, quand même...

La grand-mère et la tante viennent à la rescousse. Rien à faire, Martineau est pressé.

— Non, je vous assure, excusez-moi, je mange en popote et risque de me faire trop attendre.

Il consulte furtivement sa montre puis s'avance vers les deux femmes. Il faut se décider à le laisser partir. Martineau sort, Nini l'accompagne jusque dans la rue sans cesser de protester et de se plaindre :

— Ce n'est pas gentil, vous savez...

Dehors, ils restent un moment à s'entretenir de choses mystérieuses. Puis, le blanc s'éloigne tandis que Nini lui envoie de la main un baiser dans l'ombre et le poursuit d'un « bonsoir mon chou » qui réveille le chien hargneux du voisin.

Ce soir-là, à table, on ne parle que de la visite de Martineau. Nini semble avoir remporté une brillante victoire. Jamais peut-être, durant leur jeunesse ardente et folle, grand-mère Hélène et tante Hortense n'étaient arrivées à séduire un blanc si comme il faut et si bien élevé.

*
**

Martineau se dépêche de rentrer songeant que peut-être son ami Perrin l'attend pour le dîner. Chemin faisant, il réfléchit sur la rapidité avec laquelle les événements se sont précipités depuis le lever du soleil. Hier seulement, il considérait cette Nini comme une petite dactylo turbulente et fantasque dont il aimait à contempler l'humeur changeante et dont les propos, souvent contradictoires, le délassaient. Aujourd'hui, il venait de jouer avec elle, et la fatalité l'avait conduit jusque dans sa maison. Martineau en éprouve tout d'abord de la honte et se promet de ne plus tomber si bas. Mais en raisonnant avec lui-même, il finit par trouver naturel qu'un célibataire venu de la Métropole sacrifie un peu de sa dignité pour son bonheur. Il en est à ces réflexions quand il arrive devant le petit pavillon, très modeste, que lui et Perrin occupent près du grand bras. Son ami qui l'attendait, se réjouit de le revoir :

— Te voilà ? Tu dois être bougrement séduit pour rester si longtemps ; mais mettons-nous vite à table : je meurs de faim.

Ils se mettent à table et le cuisinier noir se présente pour servir.

C'est un garçon de dix-huit ans environ, à la figure ronde, aux joues grasses, aux yeux grands et intelligents. Magatt est son nom. Victime à seize ans, de la limite d'âge, il dut quitter l'école au seuil du cours moyen, deuxième année, où l'on prépare au certificat d'études. Après avoir erré par toutes les rues de Saint-Louis, joué aux cartes, aux dames, sur la place de Sékou-bour, participé comme petit chenapan à quelques farces de mauvais goût organisées par ses camarades, et qui valurent à certains d'entre eux la chicotte et la prison pour vingt-quatre heures, il comprit le danger de l'oisiveté. Le spectacle de ses vieux parents obligés de le nourrir, de l'habiller, en dépit de leur pauvreté, finit par le toucher profondément. C'est alors qu'il sollicita auprès d'un certain Moussa Wadd, maître cuisinier à la compagnie des « Entreprises fluviales », la faveur d'être employé comme marmiton sans solde. Grâce à son intelligence et à son instruction, il réussit en deux ans, à se tirer d'affaire. Et maintenant il travaille pour son compte. Les deux blancs l'aiment et le considèrent comme un garçon sérieux. Ils le paient bien et lui accordent maintes faveurs.

— Ah ! la belle aventure, s'écrie Perrin en versant une deuxième louche de soupe dans son assiette creuse.

— Oui, vraiment, la belle aventure ! réplique Martineau.

Et les aveux commencent :

PRESENCE AFRICAINE

— Au fait, pourquoi es-tu resté si longtemps chez la sympathique Nini ?

— Hé! par force, comme tu dois le deviner. J'ai dû subir l'ennui d'une présentation ; tout ce qu'il y a de plus comique.

Et Martineau se met à raconter comment cela s'est passé. Il fait le portrait des deux vieilles métisses en deuil.

Il parle du salon, « qui réalise, dit-il, le juste milieu entre le goût esthétique du blanc et celui du noir » : amour de l'ordre, du beau, propreté, d'une part ; luxe effréné, goût des couleurs et du clinquant, d'autre part.

Puis c'est le tour de Perrin.

— Quant à moi, dit-il, je n'ai pas eu l'honneur d'une présentation aux parents de Madou. Elle s'est gardée d'insister et ma foi, cela m'a arrangé, car j'ai le dégoût de la promiscuité.

— Il se peut que Madou ait raison de craindre la sévérité de son père. Quant à Nini, elle a certainement exagéré ; sa blancheur semble lui conférer un ascendant très marqué sur sa grand-mère et sa tante, et je doute fort qu'elles osent lui faire le moindre reproche.

Le cuisinier apporte un plat de poisson...

— La belle aventure, quand même ! reprend Perrin. On fait un chemin rapide avec les mulâtresses. Cela se passe un peu comme au cinéma, où l'action et le dénouement se précipitent. Avez-vous fixé un rendez-vous ?

— Inutile, demain au bureau.

— Ah! vrai, j'oubliais.

— Au fait, que penses-tu de notre conduite ? Est-elle bonne, est-elle mauvaise ? Comment va-t-on nous juger dans les milieux européens ? Cela me tracasse, tu sais.

— Fi de l'opinion ! On s'en moque. Chacun prend son bonheur où il le trouve.

— C'est exactement mon avis. Mais que fais-tu du prestige de la race ? Tu as l'air de traiter les choses par-dessus la jambe

— On verra bien s'il y a moyen de concilier les deux.

Le cuisinier sert le plat de viande, puis le plat de légumes.

— Vous pouvez partir, Magatt, dit Martineau.

Les deux blancs n'ignorent pas que leur cuisinier, comme tout jeune homme noir qui travaille et peut donner de l'argent, a sa belle, Fatov fille brune, timide et voluptueuse, qui l'attend chaque nuit quelque part dans le quartier de Sindoné, de Lodo ou de Ndar-Toute ; et ils ne le gardent jamais après huit heures.

Magatt parti, la conversation reprend, toujours sur le même thème, mais avec une petite variante :

— Avoue que tu tombes bien, Perrin. Madou m'a l'air d'une fille lascive et, d'ailleurs, elle a des appas qui plaident éloquentement en sa faveur : un train arrière, une poitrine... Et, avec ça, remuante et volontaire.

— Hé ! tu n'a pas à te plaindre, mon vieux : tu as l'avantage de tomber sur une fille presque blanche.

— Heu ! blanche... La blancheur importe peu en l'occurrence ; une négresse c'est une négresse : tu n'en saurais faire une blanche.

» Et, quand on veut flirter, on aimerait tomber sur une même qui soit bien f... N'as-tu pas remarqué, d'autre part, que, malgré une apparente vigueur, le corps de Nini donne une impression de malaise et de fragilité ?

— On pourrait en dire autant de toutes les mulâtresses qui ne sont pas fortement teintées de sang noir.

**

Chez Nini, le dîner vient de se terminer, et Bakary, le boy noir, ramasse la vaisselle. La grand-mère et la tante ont regagné leur chambre en gémissant de vieillesse et de courbature. Nini est dans le salon. Assises sur le divan, l'air pensive, elle semble regarder sans rien voir. Autour d'elle se trouvent des volumes aux titres incendiaires et significatifs, entre autres : *Deux nuits de volupté*, *L'Amant d'une nuit* et *La Muse gauloise*, où Marot, Ronsard et Verlaine et tant d'autres rivalisent de débauche et de cynisme. Mais Nini rêve au lieu de lire. Tantôt sa petite figure d'oustiti blanc s'anime d'un sourire éphémère ; tantôt elle devient grave : c'est quand une ombre de doute effleure son âme.

Nini connaît déjà le doute. Son expérience précoce lui a enseigné que rien n'est certain en amour.

On voudrait pouvoir, n'est-ce pas, Nini, se persuader qu'on aime sincèrement et pour la première fois ? Hélas ! tout un passé n'est-il pas là pour le démentir ? C'est à l'âge de quinze ans que tu aimas un petit caporal. Ah ! oui, celui-là, tu l'as aimé sincèrement. Tu sortais du couvent, avec un tas de préjugés et une parfaite ignorance des choses impures. Alors le petit caporal t'a séduite et peu après il est parti sans retour.

Maintenant, tu as vingt-deux ans et tu ne peux plus aimer. Ceux qui ont passé après le petit caporal ont glané ce qui restait de ta foi.

Nini ouvre *La Muse gauloise* et se met à lire. Peu à peu, la volupté monte en elle comme un fleuve d'oubli. Ses yeux se dilatent et brillent, ses paupières battent frénétiquement, sa respiration devient haletante. Elle se lève, étend ses bras et bâille longuement, très longuement. Puis elle regagne sa petite chambre aménagée en boudoir, où des coussins moelleux jonchent le parquet. Voyant qu'elle a oublié quelque chose, elle revient dans le salon, prend les livres, ouvre le buffet et en sort une bouteille de porto marque Sandeman...

Coup sur coup, elle avale deux, trois, puis quatre petits verres de porto. La volupté s'exaspère en elle, l'ivresse la gagne. Elle se roule sur les coussins moelleux dans des poses lubriques, reprend le livre satyrique et se remet à lire presque à mi-voix... Main-

PRESENCE AFRICAINE

tenant, autour d'elle tout se meut en tourbillon. La chambre, le divan, les tableaux tournent sans bruit, comme en rêve. Elle lâche le livre, ferme les yeux, gémit doucement et finit par s'endormir.

**

Le lendemain, Nini arrive au bureau le teint hâve, les traits tirés, donnant l'impression de quelqu'un qui a passé la nuit à se défendre contre des esprits malfaisants. Sa pâle figure et ses yeux congestionnés indiquent un surmenage qu'elle qualifie d'intellectuel.

— Vous avez l'air bien fatiguée, ce matin, mademoiselle Nini ! dit Martineau qui, ayant vécu à Paris et connaissant l'effet des nuits d'orgie, ne peut se tromper sur la nature du surmenage dont il observe les signes chez la mulâtresse.

— Oui, je suis très fatiguée ce matin ; je ne dors pas : je passe toutes mes nuits à lire.

— Très dangereux, mademoiselle ; vous minez ainsi votre santé. Les longues veillées sont nuisibles à la beauté des jeunes personnes.

— Grand-mère ne cesse de me le répéter. Mais c'est plus fort que moi. Le goût de l'étude domine mon existence. On croyait me l'enlever en me faisant quitter le collège dès la classe de seconde ; on n'a fait que l'exaspérer. Je suis plus amoureuse des livres que des hommes.

Nini accompagne cette dernière phrase d'un large sourire, en regardant Martineau.

— En somme, questionne Perrin, quels ouvrages lisez-vous ? Car il y en a de bons et de mauvais...

— Je lis de tout. Mais je raffole surtout des néo-classiques et de certains ouvrages de Boileau, principalement *L'Art poétique*.

— Excellent livre de chevet, dit ironiquement Martineau, qui est toujours penché sur ses papiers.

— J'aime aussi Racine et je sais réciter deux à trois cents vers de lui. Corneille me paraît, au contraire bien raide, avec son école de grandeur d'âme.

— Que pensez-vous de Voiture et de Saint-Amant ? Vous plaisent-ils ?

— Oh ! énormément : ils m'enchantent.

— Avez-vous lu Dante et Machiavel ?

— Oui, Dante, le révolutionnaire du parti des Girondins. Quelle éloquence !

— Et Machiavel ?

— Lui aussi, il est terrible ; il a un art qui lui est personnel.

— Je vois, mademoiselle, que vous connaissez bien vos classiques. Je m'étonne seulement que vous les préfériez aux romantiques, qui ont cependant leurs chantes de la vertu, de la nature, de l'amour.

ININ

— Oh ! mais j'aime aussi les romantiques : j'en raffole.

— Ah !

— Oui. Montesquieu m'a fait pleurer plus d'une fois. Quel lyrisme ! Il me plaît surtout parce qu'il est le poète de l'amour.

A ce moment, quelqu'un heurte à la porte.

— Entrez, dit Martineau.

On voit entrer un noir très élégant et correctement vêtu qui, après s'être incliné, déclare :

— Ndiage Mactar, des Travaux publics. Monsieur, je viens vous soumettre un plan d'exécution établi d'après le projet de travaux que vous nous avez envoyé la semaine dernière.

Martineau se lève, lui serre la main et le fait asseoir poliment. Puis le blanc et le noir examinent le plan. Nini voit cela d'un mauvais œil. Elle fait de la tête un signe d'intelligence à Perrin et rit sous cape. Ensuite, elle tire sa machine et commence à taper avec frénésie.

La porte du fond s'ouvre brusquement. Voici le patron. Il est rouge comme une tomate.

— Il était temps, mademoiselle Maerle, dit-il.

» Depuis une demi-heure que vous êtes là, vous n'avez travaillé qu'avec la langue. Je vous rappelle que vous n'êtes pas ici pour faire la causette. Et n'oubliez pas surtout qu'il est facile d'y remédier. Tenez-vous-le pour dit.

Le patron, qui n'aime pas la mulâtresse, ne manque jamais une occasion de lui faire des observations méritées, sur un ton de mépris significatif.

Nini, honteuse d'avoir été gourmandée en présence du noir, regarde Perrin d'un air pitoyable et fait une grimace incompréhensible et grotesque, qui veut rire et pleurer à la fois.

Le monsieur des Travaux publics a fini de palabrer avec le blanc. Ils sont tombés d'accord sur tous les points et le plan d'exécution correspond bien au projet de travaux sommaires établi par le bureau des « Entreprises fluviales ».

Le noir serre la main de Martineau et sort après avoir dit poliment : « Au revoir, mademoiselle ; au revoir, monsieur », à Nini et à Perrin.

Aussitôt, la mulâtresse cesse de taper et, vite, elle donne son impression sur le noir prétendu comptable des Travaux publics. Vite, car le patron peut surgir de nouveau et dire des choses plus désagréables :

— Vous avez vu comme ce noir sait faire l'important et sur quel ton doctoral il s'est présenté ? Ils sont tous pareils : dès qu'ils savent quelques bribes de français, ils deviennent insupportables.

— Voyons, mademoiselle, temporise Martineau, soyez juste.

» Il me semble que ce noir est comme il faut !

— Ah ! comme il faut... Vous pouvez le dire. Ils n'ont que

PRESENCE AFRICAINE

le vernis. Aucune éducation. Tenez, je vais vous raconter une petite histoire qui vous convaincra.

Et, vite, elle se met à raconter la petite histoire.

C'était pendant une soirée donnée au Conseil colonial. Un « nègre » s'était présenté pour danser avec elle ; « un nègre qui brillait dans son complet smoking revers soie ». Elle avait refusé catégoriquement. Le lendemain, qu'est-ce qu'elle avait vu ? « Le même nègre en haillons, tout sale, tout pareil à un forgeron dans son atelier. »

— Et après cela, vous me direz encore qu'ils sont éduqués ! ajoute Nini.

Martineau hoche la tête et se penche de nouveau sur ses papiers. Il commence à être profondément dégoûté de cette mulâtresse.

Nini oublie qu'elle a compté parmi ses amants un mécanicien-électricien blanc, qui venait parfois la chercher en combinaison des moins propres et des moins élégantes. Elle ignore, au surplus, que le fait de porter un costume de travail assez sale, après avoir endossé un smoking pendant une soirée, n'a rien à voir avec l'éducation.

Perrin, qui sait taquiner la mulâtresse, l'interroge à son tour :

— Dites-moi, mademoiselle Nini, si un noir venait demander votre main, l'accepteriez-vous ?

Nini sursaute :

— Vous me faites une injure, monsieur Perrin, dit-elle. Moi, accepter un nègre ?

Puis elle recommence à taper bruyamment pour ne pas attirer l'attention du patron.

— Vous avez tort, dit simplement Perrin. Je connais des noirs qui ont beaucoup de mérite, qui sont instruits, qui ont une bonne situation : des docteurs, des avocats, des officiers...

— Je ne dis pas non, mais fouillez-les et vous trouverez toujours en eux ce fonds d'atavisme qui les empêche de s'assimiler complètement les choses de la civilisation.

— Il y en a pourtant qui sont mariés avec des blanches authentiques, et qui font preuve des mêmes qualités qu'un mari blanc. Au fait que pensez-vous de ces unions mixtes ?

— Je trouve qu'elles sont stupides, écœurantes même.

— Vraiment ?

— Oui, stupides et écœurantes. Et je ne vous le cache pas : chaque fois qu'il m'a été donné de rencontrer un couple de noir et de blanche mon sang n'a fait qu'un tour.

— En effet, explique Martineau, il y a certaines choses qui rappellent notre origine ou qui y touchent et dont la vue nous cause un sentiment pénible.

Nini ne comprend pas.

— Oui, sans doute, dit-elle ; moi je suis logique : mon avis est

que les blancs se marient avec les blanches, les nègres avec les négresses.

— Vous avez raison, mademoiselle, lance Perrin. Pas de café au lait.

Nini qui oublie qu'elle est mulâtresse, n'est pas froissée par ce propos. Elle fait faire un demi-tour à sa machine et recommence à taper de plus belle.

Il est vrai que Nini est « café au lait » presque blanc. Un miracle de la nature a voulu qu'elle fût blonde, mais d'un blond sale qu'elle tâche de rendre éclatant en employant des ingrédients appropriés. Ses cheveux ébouriffés comme de minces fils de chanvre ne sont jamais si abondants qu'il soit possible de les arranger en grosses boucles ou de les faire retomber sur les épaules en nattes juvéniles. Mais, comme Nini est adroite, elle réussit grâce à des coups de fer quotidiens à transformer son chignon en petites boucles légères dont le moutonnement n'est pas tout à fait dépourvu de charme. Trois choses l'identifient et la rattachent malgré elle à ce sol d'Afrique qu'elle renie de toutes ses forces : d'abord son petit nez écrasé aux narines largement ouvertes ; ensuite ses lèvres fortes et sensuelles ; enfin un petit sillon inquiétant et éphémère, presque une ride empreinte d'un vague cynisme qui se creuse depuis le repli du nez (côté droit), longe la joue et aboutit au menton. Sillon éphémère n'apparaissant d'une façon précise que lorsqu'une inquiétude barre d'un pli qui appartient aux deux races, le petit front triste où la racine des cheveux semble poussiéreuse.



Saint-Louis, capitale des mulâtresses, leur univers fermé d'où elles entrevoient la belle et douce France. La belle et douce France objet de soupirs énamourés, patrie perdue.

Saint-Louis, capitale des mulâtresses... C'est la ville du Sénégal où la conception de maîtres et esclaves encore en vigueur engendre un esprit de clan difficile à vaincre. Les noirs y forment des couches étagées allant des notables unanimement reconnus libres à certaines personnes tatouées, balafrées — esclaves de famille et se reconnaissant toujours comme tels. Entre ces deux extrêmes il y a tous les degrés d'esclavage plus ou moins justifié. Quant aux mulâtres ils se distinguent entre eux non seulement par quelque degré de noblesse authentique ou fausse, mais avant tout par la teinte de leur peau et un nom de famille devenu célèbre grâce à un aïeul qui fut jadis magistrat, officier ou grand négociant. Eux aussi forment un étagement allant des plus blancs qu'on confondrait avec les « Touhabou-Guetch », aux mulâtres noirs quatre-vingt-quinze pour cent.

On divise les mulâtresses de Saint-Louis en trois grandes classes, savoir :

PRESENCE AFRICAINE

— Les mulâtresses de première classe : elles sont presque blanches et incapables de se prendre pour des métisses. Leur plus grand souci est de ressembler aux « Toubadou-Guetch ». Elles ont un intérieur toujours propre et une certaine éducation. Aussi se croient-elles des filles de famille « plus éduquées que certaines blanches qui s'expatrient ».

— Les mulâtresses de seconde classe. Elles sont plus basanées mais non moins prétentieuses que les premières. Celles-ci, par contre, les méprisent en général et évitent de se compromettre en leur compagnie. Les mulâtresses de première et de seconde classe relèguent dans le même mépris les noirs et les mulâtres, dont quelques-uns sont cependant aussi blancs qu'elles et possèdent une instruction et une situation qui les imposent au respect des personnes intelligentes.

— Les mulâtresses de troisième classe. Elles occupent le dernier échelon dans cette hiérarchie. La position sociale de leurs parents et la teinte foncée de leur peau sont incompatibles avec la vie entièrement à l'européenne. Aussi préfèrent-elles vivre moitié à l'indigène, moitié à l'européenne. Elles fréquentent les Noirs et sont fréquentées par eux.

En marge de ces trois catégories, il faut placer certaines mulâtresses de toutes teintes, non-conformistes, qui ont fait tatouer leur lèvre inférieure, tresser leurs cheveux à l'indigène et qui mordent le petit bâton blanc, signe de beauté et d'élégance chez la négresse.

C'est un spectacle vraiment séduisant, qui écœure parfois, que la vue de cette espèce hiérarchisée donnant lieu à tous les cas sociaux.

Mais le sort des mulâtresses de première et de seconde classe est plus digne d'attirer l'attention. Elles ont grandi dans l'idée qu'autrefois les noirs étaient leurs esclaves ; que, malgré l'abolition de l'esclavage et les effets de la démocratie qui tend au nivellement des classes, il est impossible qu'elles descendent jusqu'à les considérer comme des égaux. Les vieilles grands-mères, les vieilles tantes qui représentent l'ordre ancien montent la garde. Conservatrices farouches tant en matières religieuse que sociale, elles tiennent à conduire au bon port leurs petites-filles, les Ninis, les Madous, et les Nénettes.

Aussi les mulâtresses de Saint-Louis ont-elles l'air de détonner dans un milieu où les blancs et noirs authentiques vivent normalement sans heurt et sans bruit chacun dans le cadre qui répond à ses mœurs.

Elles savent peu des choses de la vie bourgeoise, autrement dit de la bienséance, mais elles sont à cheval sur ce peu : une maladresse commise par un noir leur arrache des cris d'horreur.

Une expression qui leur est familière et chère est « ceci a de l'allure » :

— Ce chapeau a de l'allure... ce pull (pull-over) a de l'allure... ce manteau a de l'allure...

Elles sont en perpétuelle lutte avec le soleil et la nature de leur pays qui poussent à la veulerie, à la mélancolie plutôt qu'aux gaités et aux allures compassées; un trait dominant de leur humeur est une effervescence un peu simulée

Il est étonnant de voir comme elles sont agiles et remuantes dans ce cadre d'Afrique si plein de mollesse.

Peu d'entre elles ont vu Paris; mais toutes vous diront la féerie des Champs-Élysées, le charme du Trocadéro, les merveilles des Tuileries. Et quand la nostalgie les grise par trop fort, elles parlent de leur prochaine rentrée en France.

Surtout n'allez pas leur demander si elles parlent le volof — la langue de leur pays — elles ne comprennent que le français... et l'anglais peut-être, car l'anglais est à la mode, l'anglais « a de l'allure ». Elles parlent d'ailleurs le français avec une vivacité que leur envierait une blanche. Tous les nouveaux vocables sortis des salons les plus modernes de Panam entrent dans l'idiome des mulâtresses et l'enrichissent journellement.

Ce que la Nature n'a pas voulu faire, la poudre le réalise à la perfection. La poudre, quelle merveilleuse chose pour blanchir ! Les mulâtresses chargent leur figure et leur cou de cette poudre qui, chez l'Européenne, ne fait que préciser l'éclat de la blancheur naturelle.

Beaucoup d'Européens, presque tous, les considèrent comme des joujoux; c'est qu'elles n'ont aucune gravité et qu'elles exagèrent certaines manières de convention galante : lever le pied, se tremousser sur place, parler avec volubilité. L'Européen qui les fréquente se rend vite compte que la politesse française et toutes ses finesses ne conviennent pas avec elles. Aussi est-il tout de suite porté à plaisanter outre-mesure, à taquiner la petite mulâtresse qui se pâme de bonheur.

Perrin, qui a appris plus tôt que Martineau à connaître la mentalité de Nini, ne prend jamais ses propos et ses attitudes théâtrales au sérieux ; partant, il est incapable d'en perdre son sang-froid. Il aime au contraire à plaisanter la petite dactylographe, à la faire parler comme un perroquet. Finalement il endoctrine son camarade et lui passe un peu de son esprit pratique et de son sens des réalités.

**

Février, mars, avril... Les jours ont succédé aux jours sans apporter une modification quelconque à l'existence de Nini la mulâtresse. C'est toujours la même inquiétude qui préside à cette dépense d'activité stérile de ses nerfs et de ses muscles, le même désespoir qui la pousse, la nuit quand elle est seule, aux orgies systématiques savamment organisées.

PRESENCE AFRICAINE

Rien n'est changé au bureau des « Entreprises fluviales ». Le patron est toujours dur et veille à ne pas permettre les longues causettes. Le travail est toujours le même, long, fastidieux ; et de temps en temps le Monsieur noir des Travaux publics vient discuter avec Martineau sur un plan d'exécution.

Février, mars, avril... Le froid se fait sentir comme en décembre avec des variantes de journées chaudes dominées par un vent sec ou « mboyo ». Les femmes noires des villages de Sor et de Khor, les Peuhles de la région gaudiolaise qui apportent à la ville de Saint-Louis du lait frais et du lait caillé grelottent le matin en traversant le pont Faidherbe. Le grand vent du nord se lève le soir du côté de Gohou-mbath, prolongement des plaines mauritaniennes qui limite par une série de dunes de sable mouvant les villages bâtis sur la Langue de Barbarie. Et ce grand vent qui devient froid sur le pont gonfle les vêtements amples des passants et soulève indiscrètement les plis inférieurs des pagnes.

Mais Nini va au bureau en décolleté. Ce froid qui mord si cruellement la chair des noirs elle l'appelle de la fraîcheur.

Février, mars, avril... La camaraderie qui existait entre les blancs et les deux mulâtresses s'est subitement muée en idylle.

Idylle parfois champêtre. Il n'est pas rare, surtout les dimanches, de les voir tous quatre dans un même taxi loué pour une partie de la journée. Ils s'en vont dans les campagnes saint-louisiennes à steppes dépourvues d'attrait, en ayant soin de choisir quelque région vallonnée assez pittoresque ; ou bien ils prolongent jusqu'aux environs de Dagana, dans le pays de Oualo, où certaines concessions plantées d'arbres fruitiers offrent quelques bouquets de verdure. Là ils peuvent s'enlacer, s'embrasser, manger sur l'herbe un petit goûter de choix, se faire photographier dans l'auto, hors de l'auto, sur l'herbe, debout ou couché. Puis le soir ils rentrent grisés par l'air pur de la campagne mais un peu rompus par le surmenage physique.

A Saint-Louis ils fréquentent ensemble le cinéma, les dancings, sortent quelquefois le dimanche pour aller faire de la photo à la pointe Nord ou Sud. Et tous les jours sauf quand les deux blancs n'y tiennent pas, Nini et Madou passent au moins deux heures au petit pavillon situé près du Grand Bras où Perrin et Martineau leur font passer le temps agréablement. Tantôt on prend un lunch abondamment arrosé de champagne ou de porto ; et quand les têtes commencent à tourner on chante, on joue à cache-cache, on se laisse étreindre sur les divans moelleux en poussant des petits rires étouffés. Tantôt on procède à quelques photos de « nu ». Les mulâtresses se débarrassent de leurs voiles et posent gravement comme des déesses antiques simulants la candeur. Ou bien, à l'exemple de certaines artistes vues dans un magazine ou une revue de nudisme, elles prennent des poses

lubriques sur le divan, par terre, en promenant sur leurs lèvres un sourire satanique.

Le soleil d'Afrique cause le cafard, qui engendre le spleen. Le spleen pousse à l'usage effréné de l'alcool et des stupéfiants, aux amours scandaleuses qui s'étalent et s'épanouissent ainsi que toutes choses tropicales. Les blancs arrivant à la colonie sont généralement victimes à proche ou longue échéance d'une action combinée de la chaleur et d'une nostalgie qui les poursuit. Ils deviennent neurasthéniques; et comme la vie coloniale est facile, ils versent finalement dans la débauche et oublient en la compagnie de créatures comme Nini et Madou la vraie raison de leur présence sur un sol où leurs moindres paroles et gestes peuvent donner matière de critique à l'indigène.

La conduite de Perrin et Martineau finit d'ailleurs par écœurer bon nombre d'Européens honnêtes. Presque partout, dans les salons de thé, au cours des invitations, leur exemple revient inlassablement sur le tapis. On trouve exagéré de s'afficher avec des négresses au mépris de toute pudeur. Les administratifs intranquillisés qui ont le culte du prestige français aux colonies s'en prennent à leur cocktail ou à leur whisky et boivent un ou deux coups de plus chaque soir pour noyer tant de chagrin. Certains d'entre eux vont même jusqu'à penser qu'un balayage s'impose, que la France ne doit pas tolérer dans ses colonies l'existence de valeurs françaises si dépréciées, si fatales à son influence morale et civilisatrice.

Perrin et Martineau, mis au courant de cette réprobation générale que soulève leur conduite, essayent de la justifier par une argumentation spécieuse.

— Qu'on nous f... la paix. Si tous les Français bon teint s'étaient conduits chastement vis-à-vis des négresses, il n'y aurait pas eu de mépris en Afrique et partout ailleurs. Et nous n'aurions pas pu rencontrer une Nini et une Madou qui sont la preuve qu'avant nous d'autres ont impunément porté atteinte au soi-disant prestige de la France. Chacun n'a qu'à s'occuper de ses oies et le troupeau sera bien gardé...

Février, mars, avril... Malgré cette question de détail qui nourrit certaines confidences passionnées, la vie des Européens de Saint-Louis demeure, en surface, toujours la même. Les blancs vivant à la colonie ont le don d'étouffer les scandales : ils savent donner et recevoir des coups dans la sérénité la plus absolue.

A l'occasion de Pâques, le Cercle civil s'apprête à donner une soirée. Et depuis le premier jour du mois d'avril Nini et Madou elles aussi font leurs préparatifs. Jour et nuit elles ne parlent que de bal et de toilette.

— Et dire que mes chaussures ne sont pas encore arrivées, dit Nini ; je les ai pourtant commandées depuis le mois de février, et encore par avion.

PRESENCE AFRICAINE

— Et ma robe donc ? réplique Madou. Si je ne l'ai pas, je ne paraîtrai pas au Cercle.

Pâques tombe le vingt-deux avril, et toutes les mulâtresses l'attendent avec impatience. On voit se former dans les rues des groupes qui jasant et gazouillent comme des oiseaux à l'approche du beau temps.

— Avec qui irez-vous au bal ? Nous on y va avec Martineau et Perrin.

— Nous on y va avec Frédé et Jacquin.

— Nous, on y va avec Marchand et Bertin.

Puis les jours succèdent aux jours. Le train et l'avion apportent robes, chaussures, bas, ceintures, chapeaux...

(à suivre.)

